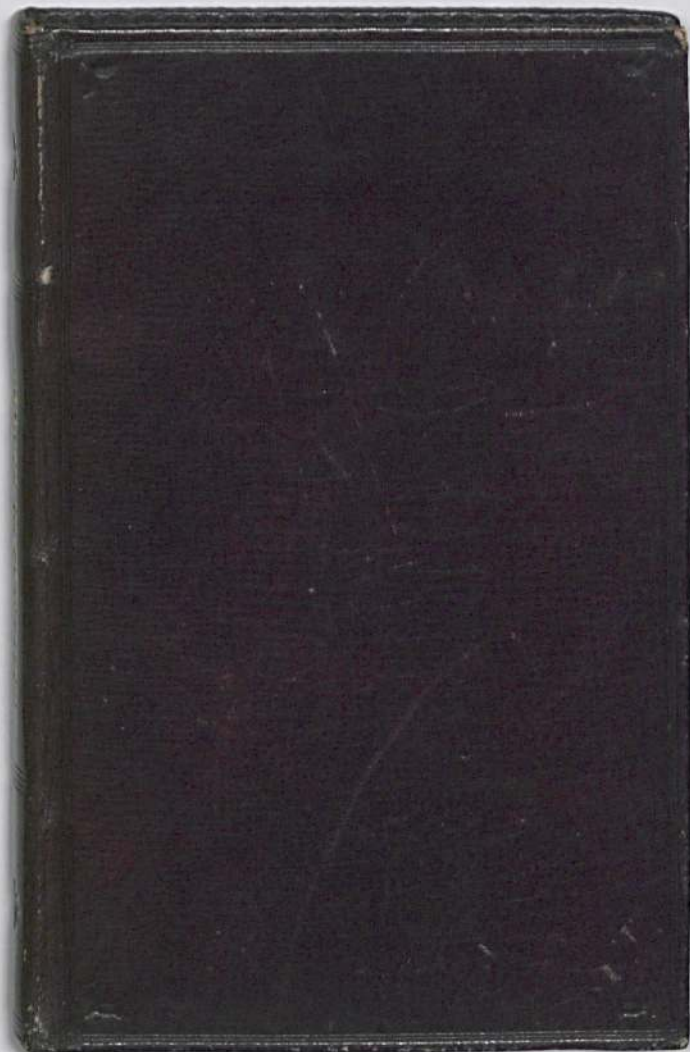


Par Madame la Baronne de Barante  
née Anne Suzanne Laforest de Villepion

Ce récit fut écrit pour sa fille

Sophie Félicité qui épousa en 1817  
Monsieur Jacques Laurent Anisson  
du Séron.

Édition originale





*Bibliothèque de M<sup>rs</sup> de Barante*  
N<sup>o</sup> \_\_\_\_\_



















Par Madame la Baronne de Barante  
née Anne Suzanne Laforest de Villepion

Ce récit fut écrit pour sa fille

Sophie Félicité qui épousa en 1817  
Monsieur Jacques Laurent Anisson  
du Séron.

Édition originale

10  
The following is a list of the  
names of the persons who  
were present at the  
meeting of the  
Board of Directors  
of the  
Company  
held on  
the  
10th day of  
January  
1880.

John W. ...  
...











---

---

# HISTOIRE

VÉRITABLE,

Que je raconterai dans cinq  
ans à ma fille, actuelle-  
ment âgée de onze mois.

---

IL y avait autrefois un grand  
peuple qui désira d'être libre.  
Il se défit de son roi et de tous  
ceux qui avaient gouverné jus-  
qu'alors; et quand il n'eut plus  
de maîtres, il se trouva des

hommes qui voulurent le devenir. Ils dirent au peuple : Nous sommes vos seuls amis ; gardez-vous d'en écouter d'autres ; laissez-nous faire , et vous serez libres et heureux. Le peuple les laissa faire , et devint plus esclave et plus malheureux qu'auparavant : on lui disait que tout ce qu'il souffrait était nécessaire , pour acquérir la liberté ; mais il y avait parmi le peuple beaucoup d'hommes sages et éclairés , à qui il était difficile de le faire croire. Les méchants , qui vou-

laient gouverner dirent: Voilà des gens qui voient nos mauvais desseins, et qui les feront connaître aux autres. Ce sont pour nous de dangereux ennemis; et ils les nommèrent les ennemis du peuple; et le peuple le crut, et se défia d'eux; et alors les méchants résolurent de les faire tous mourir.

Ils commencèrent par faire des prisons dans toutes les villes; et dans plusieurs, ils établirent des juges pour faire couper la tête à qui ils voulaient. Il y avait une grande ville où

chaque jour on menait au supplice soixante ou quatre-vingts personnes. Souvent le vieillard y était conduit avec ses enfans et ses petits-enfans, et la femme avec son époux. C'était là qu'on envoyait de la plupart des provinces ceux qu'on voulait faire mourir. Quelques-uns étaient condamnés, seulement parce qu'ils étaient riches, et qu'on voulait prendre leurs biens; d'autres à cause de quelque ressentiment particulier des juges, ou des prétendus amis du

peuple ; plusieurs , à cause de leurs vertus et de leurs services ; car on craignait que le peuple n'eût recours à eux , et ne leur confiât une autorité dont ils se seraient servis pour punir les méchans. C'étaient bien là les vrais motifs de tant de cruautés ; mais ce n'étaient pas ceux qu'on disait tout haut. On accusait tous ces hommes d'avoir conspiré contre le peuple , et de vouloir détruire la liberté. Les accusés ne pouvaient point parler pour se défendre ; et ils étaient toujours



trouvés coupables. Dans quelques villes, on y cherchait moins de façons. On noyait hommes, femmes et enfans, par centaines, dans des bateaux inventés exprès. Ailleurs, on en exposait trois cents à la fois au feu du canon. Et plus on faisait périr de ces prétendus ennemis, plus on disait qu'il en restait encore : et les hommes les plus simples commençaient à penser tout bas qu'il fallait que le gouvernement fût bien mauvais, puisqu'il avait tant d'ennemis ; et chacun se

demandait : Le peuple ne cessera-t-il donc d'avoir des ennemis, que quand on aura détruit tout le monde ?

A mesure qu'on faisait mourir des prisonniers, d'autres venaient prendre leur place dans les prisons.

IL y avait dans une province de ce pays, un homme et une femme qui vivaient retirés à la campagne, avec cinq enfans. Leur unique occupation était de les élever, et de faire autant de



bien qu'ils le pouvaient. Aussi ils étaient aimés de tous leurs voisins. Et voilà qu'un jour à neuf heures du soir, la pauvre femme voit entrer dans sa chambre quinze soldats qui emmènent son mari en prison dans la ville prochaine. Elle avait ce jour-là même ressenti les douleurs de l'enfantement. Elle oublie ses souffrances, et s'élançe sur les pas de son mari. On l'arrête ; on la retient. Le lendemain matin, quand ses enfans apprirent qu'on avait enlevé leur

père pendant qu'ils dormaient, ô comme ils pleurèrent tous ! et elle ne pouvait les consoler. Leur vue augmentait son affliction. Elle va à pied à la ville qui était éloignée de plus d'une lieue. Elle se présente à la prison pour voir son mari. D'abord on la repousse : mais un garde attendri par son état, va dans la prison avertir son mari ; et elle l'embrasse à la porte au milieu des hommes armés qui ne pouvaient retenir leurs larmes, mais qui tremblaient d'être apperçus

par quelque ami du peuple : elle retourne chez elle ; et dans la nuit même elle mit au monde une petite fille. On ne se réjouit pas de la naissance de cette enfant ; on ne donna point de dragées ; on la regardait dans son berceau , et l'on disait : La pauvre petite est bien malheureuse d'être née.

Pendant ce tems , le prisonnier éprouvait tous les tourmens de l'inquiétude. Il avait vu sa femme malade et souffrante ; et il ne pouvait savoir comment

elle se portait. Il aurait tout hasardé, pour en apprendre des nouvelles. Son fils aîné, âgé de douze ans, voulut lui en porter, et lui annoncer la naissance de sa petite sœur. Le pauvre enfant ne croyait pas qu'en remplissant ce devoir, il trouverait des obstacles impossibles à vaincre. Il se présente aux portes et veut pénétrer dans la prison ; on le renvoie. Il va trouver alors les hommes plus puissans qui avaient fait renfermer son père. O je les fléchirai, disait-

il ; j'en suis sûr..... Ils auront pitié de moi.... Mais l'un d'eux, avec un sourire amer et outrageant, lui ordonna de sortir.

Quelques jours après, un homme vint chez cette pauvre femme. Votre mari, lui dit-il, étant prisonnier, ni lui ni sa famille ne doivent plus rien posséder. On a bien voulu, parce que vous êtes malade, ne pas vous renvoyer de cette maison ; mais vous n'en garderez qu'une partie. Demain, d'autres personnes viendront prendre posses-

sion du reste. Je suis chargé de prendre le compte de tout ce qui est ici, pour que vous ne puissiez en rien ôter. Et tout de suite, il écrivit les meubles de la maison, et le lit même de cette mère infortunée et ceux de ses petits enfans. La voilà donc dépouillée de tout, et devenue étrangère dans sa propre maison. L'usage du jardin lui fut ôté. Elle n'avait pas même une vache pour lui donner le lait dont elle avait besoin chaque jour pour la bouillie de sa



petite fille. Les bons paysans de son voisinage ne l'abandonnerent pas. Ils lui apportaient la plupart des choses qui lui manquaient. Dans ce tems-là, il était fort rare d'avoir des amis, quand on était malheureux; et elle eut cependant la consolation d'en compter plusieurs qui prirent une véritable part à ses peines. Dès qu'ils surent que son mari était en prison, ils vinrent auprès d'elle. Ils lui donnaient quelques bons conseils qu'elle suivit, et des espérances qu'elle

ne voulait pas recevoir; et leur attachement adoucit un peu son chagrin.

Lors qu'elle fut un peu rétablie, elle alla à la ville pour voir son mari. Mais les prisonniers n'étaient plus au même endroit. On les avait transportés dans un cachot infect, dont les fenêtres étaient murées presque entièrement, et dont les doubles portes se fermaient avec un bruit horrible par des verroux gros comme le bras. A force de prières et de persévé-



rance elle obtint avec une grande peine de se placer à une petite fenêtre d'un pied carré. De là elle voyait la chambre où son mari et dix-huit autres personnes étaient entassées. L'odeur en était insupportable. L'air ne s'y renouvelait que par de petites ouvertures. Son mari s'était approché ; elle lui parlait ; quand tout à coup un homme sans ame et sans pitié l'apperçoit et s'écrie : Qui est-ce qui a fait entrer *cette* femme ? Qui est-ce qui souffre

qu'on parle à *ces gens-là*. Je vais envoyer en prison ceux qui ont manqué à leur devoir. C'était le commandant de la garde. Elle s'enfuit toute tremblante, et frappée des objets qu'elle avait vus. Hélas, disait-elle, s'ils n'avaient pas le dessein de faire périr tous ces malheureux prisonniers, pourquoi prendraient-ils tant de précautions de peur qu'ils ne leur échappent? Pourquoi les aurait-on fait changer de prison? Pourquoi ces barreaux et ces verroux si gros

qu'il n'y en eut jamais de semblables? Et puis, elle se souvenait que quelque tems auparavant, on avait égorgé plus de cinq mille personnes dans les prisons de la grande ville, sans prendre la peine de les juger, et elle disait : Ils feront sûrement de même dans toutes les villes. Dans celle-ci il y a des gens qui vont déjà sous leurs fenêtres hurler le chant de mort. Car elle avait su que plusieurs fois on était venu en chantant demander leur sang, de la mê-

me manière que les sauvages qui mangent les hommes, chantent et dansent autour de leurs prisonniers avant de les dévorer.

Pour comble de malheur, son mari devint malade dans la prison. Elle demande qu'on l'en fasse sortir, au moins pour quelque tems, afin qu'il puisse être soigné et recouvrer la santé. Tous les paysans de son voisinage joignent leurs prières aux siennes. Ils redemandent leur bon voisin, dont ils n'ont jamais reçu que des services.

Ceux qui avaient ordonné l'emprisonnement, n'étaient pas tous injustes et insensibles. Plusieurs furent émus par les instances de la malheureuse femme, et par les sollicitations et les bons témoignages de ses voisins. Ils promirent de faire ce qu'ils pourraient pour que le prisonnier retournât auprès de sa famille jusqu'à ce qu'il fût entièrement guéri.

Pour la première fois, elle espéra et elle communiqua ses espérances à ses enfans. Elle

part un matin pour la ville :  
mais sa demande fut rejetée.  
Elle s'en retourna sur le champ.  
En chemin, elle trouve ses en-  
fans plus gais, plus parés que  
de coutume. Ils courent à elle.  
Où est donc papa ? Tu devais  
nous le ramener. O comme son  
cœur fut déchiré en ce mo-  
ment ! Non, mes amis, leur  
dit-elle, votre papa ne revien-  
dra pas ce soir. Ceux qui nous  
ont fait tant de mal, en l'ôtant  
d'auprès de nous, disent qu'ils  
ne peuvent nous le rendre. Ils



reconnaissent qu'ils ont eu tort, ils ont des regrets... et ils ne peuvent rien pour votre papa et pour nous. Il y a dans la grande ville des hommes qui gouvernent tous les autres. Ils ont donné dans chaque pays à quelques personnes le pouvoir de faire tout le mal qu'ils voudraient ; mais il leur est défendu de faire jamais aucun bien. Ils ôtent la liberté, les biens, le bonheur ; et ils ne peuvent les rendre à personne sans courir le risque d'être mis à mort.

O qu'ils sont malheureux, dit l'ainé des enfans; je les déteste bien; mais je crois, malgré cela, que je suis forcé de les plaindre! Quel affreux supplice que celui d'être toujours malfaisant, sans pouvoir être autre chose! N'est-ce pas là, maman, l'emploi du diable dans les enfers? Maman, dit un autre, puisqu'il y a dans la grande ville des hommes qui ont plus de pouvoir que les autres, il faut y aller. Peut-être que les maîtres de nos maîtres ne sont pas si méchans



qu'eux. Oüi, mes amis, leur dit-elle, j'irai dans la grande ville, et on nous rendra votre papa. Elle partit peu de jours après avec la petite fille qu'elle allaitait. De bons amis se chargèrent de ses autres enfans pendant le tems qu'elle devait être absente.

Quand elle fut arrivée dans la grande ville, elle ne tarda pas à s'appercevoir que tout le monde n'y avait d'autre sentiment que la crainte. Celui-là étouffait tous les autres, et l'on

ne pouvait espérer de personne ni pitié ni justice. Un homme à qui elle s'adressa d'abord, lui dit : Si vous m'en croyez, retournez bien vite chez vous ; gardez - vous de parler ici de votre mari, vous feriez qu'on penserait à lui, et dès qu'on y pensera, ce sera pour lui faire couper la tête. Un autre lui disait : Je voudrais bien vous être utile et faire quelque chose pour votre mari. Mais si je m'intéresse à lui, cela ne lui fera aucun bien ; et ce sera cause

qu'on me coupera la tête comme ayant cherché à sauver un prisonnier. Et la pauvre femme, seule, abandonnée de tout le monde, voyait chaque jour ses maux devenir plus grands.

↑ Quelqu'un lui dit : Allez trouver un homme qui est de votre province, et qui est un de ceux qui gouvernent tous les autres. Il est tout-puissant, et d'un seul mot, il peut vous rendre heureuse. Peut-être sera-t-il touché de vos maux. Elle va chez cet homme; mais quoiqu'il

↑ *Couton original de Billon*

fit trembler tout le monde, il avait lui-même encore plus de peur. Il craignait sans cesse d'être assassiné, et on ne laissait entrer auprès de lui aucune personne inconnue. Elle fut donc renvoyée. Elle ne se rebuta pas. Et, après avoir pendant huit jours cherché tous les moyens de pénétrer jusqu'à lui, elle parvint à lui parler. J'ai trop d'affaires ici, dit-il, pour m'occuper de la vôtre. Mais j'irai bientôt dans votre pays, et je verrai..... Et il dit ces mots

d'un ton qui remplit d'effroi la malheureuse femme. Hélas, dit-elle , il ne viendra que pour faire périr tous les prisonniers qui sont dans son pays. Et elle se retira toute effrayée , et ne sachant que faire ni à qui s'adresser.

Elle sut que parmi les hommes qui gouvernaient , il s'en trouvait , par hasard , un qui avait conservé un peu d'humanité , et qui avait fait quelquefois de bonnes actions. Elle lui écrit et lui demande la liberté

de son mari. Ses lettres demeurent sans réponse. Elle cherche à se placer sur le passage de cet homme pour lui parler, et bien des jours s'écoulent encore sans qu'elle puisse le voir. Enfin la providence lui offre une occasion de lui parler. Elle lui dit peu de choses; mais sa douleur parlait pour elle. Cet homme l'écouta avec attention, et elle lui remit un écrit qui contenait la justification de son mari. Il lut cet écrit; il parut touché de l'injustice; et il lui donna quelques

*Elie Lacoste député de la Dordogne*



espérances. Le lendemain, on apprit que les troupes de ce pays avaient remporté une grande victoire; et on se réjouissait à cause de cela. Cet homme pensa que la meilleure manière de célébrer une victoire, c'est de faire des heureux; et il fit signer un ordre pour remettre en liberté le malheureux prisonnier, et il envoya cet ordre à sa femme. Vous pensez qu'elle dut être bien contente. Elle avait obtenu tout ce qu'elle désirait. Elle allait retrouver son mari et ses

*Fleurus*

enfans. Mais son cœur avait été tellement saisi par la crainte, qu'il ne pouvait pas encore s'ouvrir au plaisir. Elle n'osait croire que son bonheur fût réel; et elle craignait qu'il ne fût troublé de nouveau. Elle se hâta de retourner dans son pays, rapporter à son mari la liberté. Sur sa route elle vit une foule de victimes que l'on conduisait dans la grande ville; et son cœur se serra; et l'idée de l'avenir, et la vue du malheur des autres, lui ôtèrent le sentiment de la joie. Elle ar-



rive dans la ville où était son mari; ses enfans vinrent l'y joindre : et chacun s'attendrissait en voyant réunie après une si cruelle séparation, toute cette famille qui avait été si malheureuse. Ils retournèrent tous dès le soir même à la campagne. La femme épouvantée par ce qu'elle avait vu dans la grande ville, ne pouvait s'empêcher de craindre l'arrivée prochaine de l'homme tout-puissant qui lui avait dit : Je verrai.... Chaque jour on annonçait sa venue, lorsqu'on

apprit un beau matin , que le peuple de la grande ville s'était lassé de voir couler le sang. Il s'était trouvé un homme assez courageux pour nommer les tyrans qui ordonnaient chaque jour tant de cruautés ; et bientôt , environnés seulement de leurs crimes et de l'horreur publique , ces faux amis du peuple avaient subi la peine qui leur était due. L'homme tout-puissant qu'on attendait dans cette province , fut un des premiers que l'on punit : et les habitans

de sa malheureuse patrie n'eurent plus à craindre sa présence. Toute la famille fut alors rendue au repos et au bonheur dont elle n'avait joui qu'imparfaitement jusqu'à ce moment.

O MA SOPHIE ! lorsque je te raconterai cette histoire, tes larmes couleront, et tu diras : Maman, voilà un vilain conte ; mais heureusement cela n'est pas vrai. Sans doute alors l'espace de quelques années aura presque guéri les maux de ta patrie,

Sans doute les hommes qui firent le mal, par peur ou par faiblesse, auront effacé à force de bonnes actions le souvenir de leurs torts; et ceux qui le firent par inclination et avec délices auront tous expié leurs forfaits. On ne pourra plus croire qu'il ait existé tant d'hommes occupés uniquement du malheur des autres. On n'apercevra plus les traces de la désolation générale de toute la France. Et toi, ma Sophie, tu ne voudras pas croire qu'un même jour marqua ta

naissance et le désespoir de tous  
tes parens; que c'est toi qui par-  
tageas ce pénible et douloureux  
voyage que ta mère fit dans la  
grande ville; et que suspendue  
à mon sein, tu n'as cessé d'être  
mouillée de mes larmes pen-  
dant les trois premiers mois de  
ta vie.

---

A RIOM,

DE L'IMPRIMERIE DE LANDRIOT.











